

Auguste COMTE (1851)

Système de politique positive

Tome II, chapitres 2 et 4.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque

Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Auguste COMTE (1798-1857)

Système de politique positive.

Tome II (sur la statique sociale) : chapitres 2 et 4.

Une édition électronique réalisée à partir de textes d'Auguste Comte publiés en 1851.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 17 février 2002 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

Système de politique positive

Tome II

[chapitre 2](#) : appréciation sociologique du problème humain ; d'où théorie positive de la propriété matérielle

[chapitre 4](#) : Théorie positive du langage humain

Tandis que le **Cours de Philosophie positive** devait pour Comte « mieux caractériser la supériorité intellectuelle du positivisme sur un théologisme quelconque », le **Système de politique positive** est appelé à « manifester la prééminence morale de la vraie religion ». Tandis que le Cours est une oeuvre de recherche, le Système est une oeuvre d'exposition. Aussi les méthodes elles-mêmes vont-elles se modifier: à la méthode objective et de discussion du Cours succède et fait place la méthode subjective et de réflexion du Système. Le résultat théorique du Cours est la source de la construction synthétique du Système.

Dans la Préface du premier volume du Système de politique positive (1851), Comte décrit les circonstances sentimentales qui ont favorisé la conception et la réalisation d'une oeuvre dans laquelle l'intelligence est subordonnée au sentiment : la rencontre sublime d'une vie en la personne de Clotilde de Vaux, tôt disparue, l'ombre tutélaire d'une mère également disparue, enfin l'active assistance d'une servante. D'ailleurs la Dédicace, qui fait suite à la Préface, est adressée à Clotilde pour rendre au sentiment l'hommage qui lui est dû : « Directement consacré désormais à la reconstruction sociale fondée sur ma rénovation philosophique, j'y retirerai une utilité plus étendue et plus immédiate du tardif complément d'éducation moral que je dois à toi seule » (p. XIX).

Le **premier tome**, qui reproduit le *Discours sur l'ensemble du positivisme*, comprend une *Introduction fondamentale à la fois scientifique et logique* exposant comment « la philosophie positive se décompose en philosophie sociale et philosophie naturelle, dont la seconde sert de préambule fondamental à la première, seul objet définitif de nos spéculations réelles ».

Le **second tome** contient la statique sociale, le **troisième** la dynamique sociale selon les lois du mouvement intellectuel et social, enfin le **quatrième tome** donne les systématisations finales du culte, du dogme et du régime avec la théorie fondamentale du Grand-Être. C'est *l'avenir humain* que, Comte systématise en cinq chapitres étendus qui concourent à l'« élaboration directe de l'harmonie relative » : la situation qu'il considère ne peut encore exister. Une unité relative se dégage des quatre tomes : parce que le premier a déduit une systématisation de la logique positive par la méthode subjective qui, permet l'établissement de la théorie cérébrale, le second institue la synthèse universelle avec la suprématie théorique de la morale et son application dans la séparation normale des deux pouvoirs; le troisième volume examinant la dynamique donne le résultat de son évolution : une synthèse du fétichisme et du positivisme ; enfin, le quatrième volume veut prouver que « le positivisme vient mieux rallier les âmes d'élite que l'encyclopédisme ne coalisa les esprits forts un siècle avant » (conclusion totale, IV, p. 534).

SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE : TOME II

CHAPITRE II

APPRÉCIATION SOCIOLOGIQUE DU PROBLÈME HUMAIN; D'OÙ THÉORIE POSITIVE DE LA PROPRIÉTÉ MATÉRIELLE

[Retour à la table des matières](#)

Pour la * mieux apprécier, je dois d'abord considérer une situation hypothétique, où la nature humaine pourrait librement développer son essor affectif et intellectuel, sans être forcée d'exercer aussi son activité. La prépondérance réelle de ce dernier ordre de fonctions cérébrales est uniquement due à nos nécessités matérielles. On pourrait donc l'écarter provisoirement, sans même supposer l'homme organiquement soustrait aux besoins végétatifs, en concevant un milieu très favorable à leur juste satisfaction. Il suffirait essentiellement que l'alimentation solide exigeât aussi peu de soins habituels que la nutrition liquide ou gazeuse. Dans les climats où les autres besoins physiques sont peu prononcés, quelques cas naturels d'heureuse fertilité se rapprochent beaucoup d'une telle exception. Mais elle se réalise encore mieux chez les classes privilégiées, que leur situation artificielle dispense presque entièrement de ces grossières sollicitudes. Tel doit même devenir, dans le régime final, l'état normal de chacun pendant l'âge préparatoire où l'Humanité pourvoit seule à l'existence matérielle de ses futurs serviteurs, afin de mieux développer leur initiation morale et mentale. D'après ces deux ordres de cas exceptionnels, les uns rares, mais permanents, les autres communs, quoique passagers, l'hypothèse proposée présente assez de réalité abstraite pour comporter un examen spécial, sans lequel les vraies tendances sociales propres au sentiment et à l'intelligence resteraient trop confuses. Outre son efficacité théorique, cette appréciation provisoire offre, d'ailleurs, une haute utilité pratique, en préparant le type moral des situations où elle convient suffisamment.

* Il s'agit de l'influence de la vie collective sur la vie individuelle.

Quand la poésie régénérée aura dignement développé ce modèle spontané, il pourra fournir à tous l'idéal de la conduite humaine, vers lequel doivent tendre, autant que possible, les existences même les moins adaptées à sa réalisation. Mais je dois ici borner sa destination à mieux déterminer ensuite la véritable influence fondamentale propre à la vie active, d'après la modification finale que les exigences matérielles imprimeront nécessairement à ce premier type abstrait.

Dans une telle hypothèse, le grand problème humain se trouverait spontanément résolu, d'après la prédilection naturelle que nous inspirerait librement la synthèse altruiste. Quoique notre constitution cérébrale accorde une grande prépondérance aux instincts personnels, leur domination effective est surtout due à l'excitation continue qu'ils reçoivent de l'ensemble des besoins physiques. Privés alors d'une telle stimulation, ils se trouveraient aisément contenus par les antagonismes individuels résultés des divers contacts sociaux. Le cours naturel des relations humaines entraînerait donc chacun à développer surtout les seuls penchants qui comportent, presque sans limites, un essor vraiment universel. Ainsi surgirait librement l'aptitude caractéristique des instincts sympathiques à compenser, par un vaste exercice habituel, leur faible énergie naturelle. Le charme qui leur est propre les ferait donc prévaloir bientôt sur des penchants dont la supériorité organique se trouverait alors combattue par leur inertie ordinaire. D'après la théorie biologique de l'hérédité, on doit même concevoir que, dans une telle société, quelques générations suffiraient pour modifier réellement la constitution cérébrale, en augmentant ou diminuant la masse des organes affectifs qui seraient ainsi exercés ou engourdis.

Il faut maintenant apprécier ce que deviendrait alors notre existence intellectuelle. On voit d'abord que nos spéculations pratiques se développeraient très peu, puisque leur principal essor résulte des besoins corporels. Mais, par cela même, la culture scientifique proprement dite perdrait aussi sa destination essentielle, consistant à éclairer l'activité industrielle. Quant aux instincts théoriques qui nous font directement chercher l'explication des phénomènes quelconques, ils sont naturellement beaucoup trop faibles pour inspirer alors des efforts vraiment soutenus. Dans une situation où le milieu ne leur imprimerait aucune forte excitation pratique, soit personnelle, soit aussi sympathique, ils seraient bientôt lassés de leur stérile exercice, et se contenteraient d'ébaucher les plus faciles constructions d'après les plus simples analogies. Alors notre intelligence suivrait librement sa prédilection naturelle pour les travaux esthétiques, qui lui conviennent beaucoup mieux que les travaux scientifiques ou même techniques. Ses fonctions de conception seraient ainsi subordonnées essentiellement à sa fonction d'expression, dont la prépondérance spontanée se manifeste sous tant de formes, d'après sa relation directe avec la sociabilité. Mais cette apparente inversion de notre économie réelle se réduirait, au fond, à diriger vers les sentiments le principal -exercice du langage, aujourd'hui relatif surtout aux pensées suscitées par les fatalités extérieures que doit sans cesse modifier notre activité collective. Toute émotion prononcée nous inspire le besoin de la manifester, et l'expérience nous apprend bientôt qu'une telle expression réagit sur l'affection correspondante. Cette réaction, sensible même dans l'existence solitaire, augmente beaucoup quand le langage aboutit réellement à sa destination essentielle, par une vraie communication. Enfin, une telle satisfaction appartient principalement aux instincts sympathiques, qui seuls peuvent faire assez accueillir, et même partager, leurs manifestations. De cet heureux ensemble de privilèges naturels, résulte cette prépondérance virtuelle de l'art sur la science et l'industrie, qui tend toujours à surmonter les justes obstacles que lui impose notre raison d'après les tristes exigences de l'ordre extérieur. Les plus misérables existences indiquent, sans équivoque, une telle vocation, aussitôt

que les sollicitudes matérielles s'y trouvent assez suspendues. Hors des exigences nutritives, le chétif sauvage, le pauvre enfant, et même le malheureux prisonnier, se plaisent, comme tous les animaux sociables, à diriger surtout leurs efforts intellectuels vers l'expression directe de leurs meilleures émotions. La satisfaction que procure cette manifestation augmente avec l'étendue des sympathies qu'elle obtient. Cet accroissement se rapporte même davantage à la succession qu'à la coexistence. De là provient surtout le charme incomparable que nous inspirent les bonnes poésies antiques, dont le propre mérite ne peut plus être séparé de l'irrésistible admiration inspirée à toutes les générations intermédiaires.

Pour compléter cette analyse de l'hypothèse préliminaire, il reste à caractériser l'activité correspondante. Notre existence pratique étant principalement relative à nos besoins matériels, on conçoit que, dans une telle société, son intensité, et même sa nature, se trouveraient profondément modifiées. Mais l'activité humaine ne saurait être essentiellement éteinte par une situation qui n'influe point ainsi sur tant d'animaux que notre providence garantit artificiellement de ces exigences. D'après la première loi d'animalité, la région active du cerveau tend toujours à s'exercer directement, encore davantage que la région spéculative, indépendamment de toute destination extérieure. Seulement, son exercice devient alors esthétique, au lieu d'être technique, sans cesser d'être subordonné aux impulsions affectives. Quoique celles-ci ne doivent plus, en un tel cas, déterminer des actions proprement dites, mais de simples manifestations, il faut développer les mêmes mouvements pour exprimer que pour agir. En un mot, les actes se transformeraient essentiellement en jeux, qui, au lieu de préparations à l'existence pratique, constitueraient alors de purs moyens d'exercice et d'expansion. Cette transformation deviendrait surtout sensible envers l'activité collective, qui, n'étant plus absorbée par les entreprises extérieures, s'appliquerait aux fêtes destinées à manifester et développer les communes affections. Le caractère esthétique prévaudrait spontanément dans l'existence pratique, comme dans l'existence théorique. On sent ainsi combien l'art convient mieux à notre nature que la science et même l'industrie, d'après sa relation plus directe et plus pure avec les émotions qui nous animent. Nous n'exercerions alors d'autre industrie que le perfectionnement de nos moyens spéciaux d'expression affective, comme nous ne cultiverions d'autre science que la *gaie science* naïvement préférée par nos chevaleresques aïeux.

A cette constitution individuelle correspondrait une semblable existence collective, soit domestique, soit même politique, où les instincts sympathiques domineraient librement. Leur prépondérance serait alors marquée surtout par un développement plus complet de la vie de famille et un moindre essor de la vie de société. Celle-ci, en effet, n'acquiert sa principale intensité que d'après la coopération de plus en plus vaste qu'exige notre réaction continue contre les difficultés extérieures. Mais le charme immédiatement propre aux affections sympathiques devient plus profond à mesure que les relations habituelles sont mieux circonscrites. Le plus noble des instincts bienveillants, quoiqu'il soit aussi le moins-énergique, ne pourrait cependant cesser alors d'inspirer directement l'amour universel. Toutefois, faute d'une véritable activité commune, son exercice ordinaire serait dû surtout au besoin uniforme de communiquer les émotions domestiques, dont l'expansion simultanée se trouverait préservée de tout conflit spontané. En un mot, l'existence sociale, n'ayant alors aucune forte destination pratique, prendrait, comme l'existence personnelle, un caractère essentiellement esthétique. Mais ce caractère, à la fois devenu plus pur et plus fixe, développerait ainsi des satisfactions que nous pouvons à peine imaginer, et dont l'attrait continu lierait profondément les diverses familles qui pourraient y participer assez.

L'antique puissance des fêtes communes comme lien général des différentes peuplades grecques, avant toute active coopération, peut seule nous indiquer faiblement la nature de telles associations.

Dans cet état fictif, le classement fondé sur le mérite personnel dominerait spontanément celui qui résulte d'une prépondérance matérielle qui ne se développe qu'en vertu des nécessités correspondantes. Mais la hiérarchie naturelle qui place la supériorité morale au-dessus de la prééminence physique, et même intellectuelle, s'y trouverait aussi mieux appréciable et moins contestée. Le gouvernement y serait d'abord spirituel bien plus que temporel. On peut même assurer que le sexe actif et spéculatif s'y subordonnerait volontairement au sexe affectif, quand l'excellence féminine aurait assez éclaté dans une situation qui n'en comprimerait jamais le développement spontané. Ce doux empire serait d'autant moins contesté qu'il se consoliderait alors par l'ascendant mental, d'après la direction esthétique des principaux efforts intellectuels, qui se rapporteraient davantage aux émotions que les femmes apprécient et expriment le mieux.

Quant à l'évolution nécessaire d'une telle société, la loi fondamentale des trois états s'y trouverait profondément modifiée, surtout en ce que l'âge intermédiaire y disparaîtrait presque entièrement. Rien n'y pourrait dispenser de l'initiation fétichique, qui serait même plus pure et plus prolongée, puisque l'activité matérielle y troublerait peu la prépondérance spontanée du sentiment. Néanmoins, je n'hésite pas à prononcer que l'avènement du positivisme final y deviendrait plus rapide et plus facile. Pour dissiper cette apparente contradiction, il suffit de regarder, d'après le chapitre précédent, le théologisme proprement dit comme une longue transition, d'abord polythéique, puis monothéique, du fétichisme au positivisme. Or, j'ai déjà noté qu'un tel intermédiaire est surtout exigé par les conditions sociales, qui, dans notre hypothèse, perdraient cet ascendant. Sous le seul aspect intellectuel, qui prévaudrait alors, j'ai représenté le positivisme comme pouvant immédiatement succéder au fétichisme, chez les populations convenablement soumises à une évolution systématique. Or, cette aptitude s'étendrait jusqu'à l'évolution purement spontanée, pour le cas hypothétique que j'achève d'apprécier. Il prolongerait davantage la naïve croyance aux volontés directes, parce que l'esprit scientifique s'y trouverait moins stimulé. Mais il permettrait plus aisément de, la transformer en la conception finale des lois naturelles, sans aucune grave interposition des dieux et des entités. Quoique l'intelligence fût alors dépourvue des principales impulsions pratiques, qui ont tant secondé notre essor positif, son propre exercice naturel la conduirait finalement à distinguer assez l'activité spontanée d'avec la vie proprement dite. Or, il n'existe, au fond, aucune autre différence théorique entre le fétichisme et le positivisme, dont la succession deviendrait ainsi directe. Cette conclusion spirituelle se trouve beaucoup fortifiée par l'appréciation temporelle, si l'on considère que, quoique la vie industrielle fût alors peu prononcée, l'existence militaire qui la précède y manquerait de toute stimulation intense et durable. Aucun grave conflit habituel n'y pouvant troubler profondément l'évolution sympathique, elle s'élèverait bientôt de la Famille jusqu'à l'Humanité, sans s'arrêter longtemps à la Patrie, principal domaine du théologisme. Cet avènement plus prompt du sentiment suprême devrait d'ailleurs accélérer la concentration intellectuelle correspondante, dont le propre essor serait déjà facilité directement.

La conclusion générale de cet examen hypothétique consiste donc à reconnaître que la suppression continue des exigences matérielles rendrait le type humain plus pur et plus net, son évolution plus libre et plus rapide. C'est de là que résulte la principale utilité, d'abord théorique et ensuite pratique, d'une telle fiction, toujours propre

à faire mieux ressortir le vrai principe fondamental de toute nature animale, la subordination permanente de l'activité et de l'intelligence envers le sentiment. On peut ainsi corriger plus facilement les dangereuses illusions et les impulsions vicieuses qui nous conduisent si souvent à prendre les moyens pour le but.

En terminant cette appréciation préalable, il importe de rappeler combien sa nature est nécessairement idéale ; en sorte qu'elle n'admet que des confirmations théoriques sans aucune vérification pratique. Les deux cas réels que j'ai d'abord indiqués comme les plus rapprochés d'une telle hypothèse en diffèrent trop pour que leur seul examen puisse directement servir à la juger. Car, les riches et les enfants ne sont soustraits aux principales nécessités physiques que par la protection spéciale d'une société qui les subit, et dont les impérieux besoins réagissent beaucoup sur leur état exceptionnel. Toutefois, il ne faut pas méconnaître l'analogie naturelle de cette fiction sociologique avec les conceptions poétiques envers le début spontané de la civilisation humaine. En effet, les peuplades fétichiques, quand leur milieu se trouve très favorable, fournissent nécessairement la meilleure approximation concrète de ce type abstrait. Mais l'altération continue qu'il reçoit, même alors, des exigences pratiques, n'y permet aussi que des vérifications partielles et passagères, qui ne pourraient aucunement dispenser de l'appréciation théorique, quoiqu'elles soient propres à l'éclaircir.

La vie subjective, régularisée et développée par le positivisme, doit offrir la principale réalisation de ce type fondamental, dont les conditions essentielles s'y trouvent naturellement remplies, d'après l'élimination spontanée de l'ordre physique et, le libre essor de l'ordre moral. Dans le dernier volume de ce traité, j'expliquerai spécialement cette importante évolution, qui deviendra finalement le meilleur privilège de la vraie religion. Mais ce type peut aussi convenir à la vie objective, dont la marche générale consiste surtout à s'en rapprocher de plus en plus, par une tendance longtemps indirecte et enfin directe. Telle sera la conclusion propre à l'ensemble de ce chapitre, où je dois maintenant considérer toujours l'existence réelle pour y apprécier l'influence nécessaire de l'activité qui la domine.

Il faut d'abord reconnaître le caractère de personnalité que présente naturellement cette prépondérance pratique, en vertu de sa source organique. Après avoir accompli, sans aucune illusion, cette appréciation initiale, on juge mieux la transformation sympathique qui tend à s'y produire artificiellement, à mesure que notre civilisation se développe. C'est seulement ainsi qu'on peut bien sentir que le principal triomphe de l'Humanité consiste à tirer son meilleur perfectionnement, surtout moral, de la même fatalité qui semble d'abord nous condamner irrévocablement au plus brutal égoïsme.

Les besoins irrésistibles auxquels notre activité doit toujours pourvoir étant nécessairement personnels, notre existence pratique ne saurait immédiatement offrir un autre caractère. Il s'y développe à la fois de deux manières, l'une positive, l'autre négative, en excitant les instincts égoïstes et comprimant l'essor sympathique. Outre que les tendances bienveillantes ne correspondent point à un tel but, tant qu'il reste individuel, elles ont trop peu d'énergie naturelle pour imprimer d'abord une suffisante impulsion.

SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE : TOME II

CHAPITRE IV

THÉORIE POSITIVE DU LANGAGE HUMAIN

[Retour à la table des matières](#)

C'est surtout à la religion que le langage doit être directement comparé, puisque l'un et l'autre se rapportent spontanément à l'ensemble de notre existence. Ils surgissent pareillement des fonctions mêmes qu'ils sont destinés à régulariser. Leur émanation s'y accomplit semblablement, d'après deux sources naturelles, l'une morale qui dirige, l'autre intellectuelle qui assiste, complète et développe. En effet, le langage est, comme la religion, inspiré par le cœur et construit par l'esprit. C'est ainsi qu'il tient d'abord à la famille et ensuite à la société, bases respectives de l'essor affectif et du progrès mental. Destiné surtout à communiquer nos émotions, il s'applique de préférence, comme la religion, aux impulsions sympathiques, seules pleinement transmissibles. L'élaboration intellectuelle s'y subordonne naturellement à l'inspiration morale, soit pour exprimer les affections senties, soit afin de mieux satisfaire aux besoins éprouvés.

Dans le second chapitre de ce volume, j'ai montré comment la religion tire sa principale consistance de l'activité même qu'elle doit discipliner. Or, cette réaction normale est encore plus directe et plus évidente pour le langage ; car son essor pratique se rapporte toujours à nos besoins continus. Son extension théorique en dérive également, quand il formule les notions qui doivent régler notre activité. Mais n'oublions jamais que cette double nécessité ne suffirait pas pour nous inspirer l'institution du langage, si d'abord elle n'était point émanée involontairement de l'affection, d'où elle s'étend ensuite à l'action, et enfin jusqu'à la spéculation. La fausse philosophie a totalement interverti cet ordre naturel, d'après son exclusive préoccupation des influ-

ences intellectuelles. Elle commit, à l'égard du langage, la même erreur qu'envers la société qu'il représente, en exagérant irrationnellement l'office de la réflexion et méconnaissant celui de la spontanéité.

Il faut ici remarquer enfin l'admirable harmonie qui existe naturellement entre l'institution du langage et la transformation radicale de notre activité. En effet, le langage, comme la religion, convient à la fois à l'existence individuelle et à l'existence collective. Mais c'est surtout celle-ci qui lui fournit, encore plus qu'à la religion, sa principale destination et sa source naturelle. Directement relatif à la vie sociale, jamais le langage ne se rapporte normalement à la vie personnelle que d'après leur intime connexité. Cette grande institution est donc spontanément conforme à la transformation nécessaire de notre existence pratique, dont elle annonce réellement le caractère altruiste pendant la plus forte prépondérance du régime égoïste. Aussi la fin de ce chapitre démontrera-t-elle que le principal essor du langage humain appartient, sous tous les aspects, à l'ordre positif, où notre activité permanente doit devenir essentiellement collective, d'après une libre culture habituelle des affections directement bienveillantes.

L'ensemble de ces divers aperçus généraux conduit à résumer l'analogie fondamentale entre le langage et la religion, en concevant l'un comme représentant l'unité que l'autre institue. Faute de pouvoir s'élever au seul point de vue qui soit vraiment universel, la philosophie théologico-métaphysique méconnut toujours la nature profondément sociale du langage humain. Il est, en lui-même, tellement relatif à la sociabilité que les impressions purement personnelles ne peuvent jamais s'y formuler convenablement, comme le prouve l'expérience journalière envers les maladies. Sa moindre élaboration suppose toujours une influence collective, où le concours des générations devient bientôt non moins indispensable que celui des individus. Les plus grands efforts des génies les plus systématiques ne sauraient parvenir à construire> personnellement aucune langue réelle. C'est pourquoi la plus sociale de toutes les institutions humaines place nécessairement dans une contradiction sans issue tous les penseurs arriérés qui s'efforcent aujourd'hui de retenir la philosophie au point de vue individuel. En effet, ils ne peuvent jamais exposer leurs sophistiques blasphèmes que d'après une série de formules toujours due à une longue coopération sociale.

De cette première appréciation générale, il faut maintenant déduire la théorie spéciale du langage humain, successivement apprécié dans ses diverses attributions essentielles, et aussi quant aux parties correspondantes de sa constitution propre.

Je dois d'abord circonscrire l'ensemble d'un tel examen avec plus de précision philosophique qu'on ne put le faire sous le régime préparatoire, qui ne distingua jamais, à cet égard, l'étude sociologique et l'analyse biologique. Cette confusion habituelle explique aisément la contradiction décisive où conduisait une étrange théorie qui, niant le langage des animaux, méconnaissait pourtant les principaux caractères qui en séparent la langue humaine.

Pour dissiper radicalement ces ténèbres métaphysiques il faut ici remonter jusqu'à la vraie définition générale des signes qui composent un langage quelconque. Elle consiste à concevoir tout signe proprement dit comme résultat d'une certaine liaison habituelle, d'ailleurs volontaire ou involontaire, entre un mouvement et une sensation. D'après une telle connexité, tantôt chaque mouvement reproduit objectivement la sensation correspondante, et tantôt le retour cérébral de celle-ci représente subjectivement le mouvement d'où elle émana d'abord. C'est ainsi que le cerveau traduit au-

dehors ses diverses impressions intérieures par la relation mutuelle des deux appareils nerveux qui lui sont extérieurs. La communication suit d'ailleurs la même marche essentielle, soit que l'appareil moteur et l'appareil sensitif appartiennent à un seul individu, ou à deux être distincts.

Hobbes a judicieusement comparé l'efficacité de nos signes à l'influence générale des relations constantes qui se manifestent entre deux phénomènes quelconques, simultanés ou consécutifs. En effet, ces liaisons nous servent habituellement à prévoir chaque phénomène d'après son correspondant, en sorte que l'un devient alors le signe de l'autre. Mais je ne rappelle ici ce lumineux rapprochement que pour mieux rattacher l'office essentiel du langage au précepte fondamental de la philosophie positive sur la subordination universelle du subjectif à l'objectif. C'est seulement en liant ainsi le dedans au dehors que nous pouvons procurer à -notre propre existence cérébrale la consistance et la régularité qui naturellement caractérisent l'ordre extérieur, en vertu de sa simplicité supérieure, suivant la loi générale de la hiérarchie réelle. Or, cette fixité constitue la principale aptitude du langage, qui l'obtient toujours en rattachant l'homme au monde. Il y parvient même d'après des relations purement artificielles. Car, outre que les vrais signes ne sont jamais arbitraires, il suffit que la liaison existe pour comporter une telle efficacité, sans qu'on doive s'enquérir comment elle fut instituée. Néanmoins, je ne saurais approuver l'extension exorbitante que des penseurs trop vagues ont souvent attribuée aux mots langage, signe, etc. ; au point d'envisager l'ordre universel comme formant.. dans son ensemble, une sorte de langue naturelle, dont tous les éléments s'interprètent mutuellement. En écartant ces irrationnelles exagérations, qui ne peuvent qu'entraver la saine théorie du langage, je dois donc me borner à systématiser ici l'usage vulgaire, en restreignant le nom de signe à la liaison constante entre une influence objective et une impression subjective. Cette définition ne diffère de celle que j'ai d'abord indiquée que par sa forme plus abstraite et plus précise, comme le montre leur simple rapprochement direct. Tout mouvement qui rappelle une sensation est, en effet, essentiellement objectif, même quand il émane de l'organisme auquel s'adresse le signe ainsi produit.

Le dernier chapitre du volume précédent établit assez la théorie biologique du langage pour que je puisse ici me contenter d'y renvoyer. J'y dois seulement puiser la distinction principale, entre le langage involontaire auquel se bornent les animaux inférieurs, et le langage plus ou moins volontaire qui se développe chez tous les animaux supérieurs, même à partir du degré d'organisation où commence la pleine séparation des sexes. Dans le premier cas, les actes accomplis deviennent seuls les signes nécessaires des penchants qui les ont inspirés ou des projets qu'ils réalisent. Ce langage, auquel devrait exclusivement appartenir le nom de langage d'action est spontanément entendu de tous les êtres semblablement organisés. Mais il peut toujours être aussi compris essentiellement par tous les animaux plus élevés, d'après le fond commun d'organisation qui rapproche toutes les natures vivantes, dont l'élévation graduelle ne résulte jamais que d'un simple perfectionnement ou développement de ces attributs généraux. Néanmoins, quelle que soit l'importance de ce premier langage, il ne doit être ici considéré que comme la base naturelle du second, seul objet de ce chapitre.

En tant que volontaire, celui-ci est toujours artificiel, même chez les animaux, qui tous en modifient, de la même manière que nous, l'institution habituelle. Car, ils savent aussi changer, conformément à leurs exigences, extérieures ou intérieures, la liaison ordinaire entre le mouvement et la sensation dont le concours produit chacun de leurs signes. L'institution de ceux-ci ne peut cependant devenir jamais arbitraire,

sous peine de manquer sa destination principale, même comme moyen de liaison personnelle, et surtout quant à la communication domestique ou sociale. Ma théorie cérébrale indique comment ces signes volontaires acquièrent naturellement la fixité convenable, d'après leur origine élémentaire dans les signes involontaires, graduellement décomposés et simplifiés, sans cesser d'être intelligibles. C'est ainsi que s'établit nécessairement la liaison normale entre la vraie théorie sociologique du langage et sa simple théorie biologique. En effet, les signes volontaires sont toujours de véritables institutions sociales, puisqu'ils furent primitivement destinés aux communications mutuelles. S'ils, s'appliquent ensuite au perfectionnement de l'existence individuelle, surtout mentale, cette propriété indirecte, qui reste presque bornée à l'espèce humaine, n'aurait jamais suffi pour déterminer leur formation. L'ancienne philosophie ne lui accordait une viciieuse prépondérance que faute de pouvoir se placer, au point de vue social. Outre que ce langage volontaire est réellement le seul qui doive nous intéresser directement, il comporte seul un progrès décisif, à mesure que la société se complique et s'étend. Il ne semble particulier à l'humanité que d'après notre socialité supérieure.

Tous les vrais naturalistes, et surtout Georges Leroy, ont d'ailleurs reconnu que ce langage volontaire et perfectible se développe aussi chez les autres animaux supérieurs. Chaque espèce y institue, suivant son organisation et sa situation, sa langue naturelle, toujours intelligible essentiellement pour les races plus élevées, et même comprise aussi par les êtres moins éminents, quant aux degrés communs de vitalité. Un tel langage se perfectionne graduellement d'après l'essor successif des impulsions intérieures et des influences extérieures qui déterminèrent sa formation. Il ne paraît immobile chez les animaux que faute d'un examen assez approfondi. Toutefois, en tant que toujours subordonné à la socialité correspondante, il comporte nécessairement les mêmes limites naturelles, et subit aussi de semblables entraves artificielles. Or, j'ai assez expliqué, dans le premier volume de ce traité, l'irrésistible fatalité qui borne à notre seule espèce la plénitude du développement social. L'essor spontané des autres sociétés animales se trouvant donc arrêté bientôt par la prépondérance humaine, il en doit être ainsi de leurs propres langues. Chacune d'elles a presque toujours atteint maintenant, et souvent depuis longtemps, l'extension compatible avec l'ensemble des obstacles qui dominent l'espèce correspondante. Mais, puisque notre suprématie constitue ordinairement la plus puissante de ces entraves, on conçoit que, en la supposant supprimée ou même assez suspendue, un progrès appréciable ne tarderait pas à démentir cette immobilité chimérique des langues et des sociétés animales. Tout concourt donc à démontrer que la vraie théorie générale du langage est essentiellement sociologique, quoique son origine normale soit nécessairement biologique. Elle doit, par conséquent, se construire surtout d'après le cas humain, qui, outre son intérêt prépondérant, peut seul assez dévoiler les lois correspondantes, comme pour toutes les études cérébrales.

A cet égard, plus encore qu'à tout autre, la connaissance positive de l'homme fournit l'unique moyen de pénétrer finalement la vraie nature des divers animaux. Mais il ne faut jamais oublier que la religion fut longtemps inverse entre ces deux études réelles. Sans les lumières irrécusables que nous fournit l'animalité, on n'aurait jamais écarté les vaines spéculations des métaphysiciens sur le langage humain, qu'ils se bornaient à considérer, d'une manière absolue, dans sa dernière complication, sauf quand ils lui cherchaient une source surnaturelle. Toutes ces questions insolubles se transforment ou se dissipent aussitôt qu'on cesse d'isoler l'humanité de l'ensemble des espèces qu'elle domine. Mais, outre ce grand service préliminaire, la comparaison zoologique comportera toujours un précieux office pour la théorie positive du langage humain, qu'elle peut seule rattacher convenablement à sa souche biologique. Car les

signes volontaires puisent nécessairement leurs vraies racines dans les signes involontaires, dont l'étude doit même s'accomplir d'abord envers les moindres degrés d'animalité, où elle se trouve mieux dégagée de toute complication étrangère.

On peut ici vérifier spécialement la tendance générale de la sociologie à absorber finalement la biologie, comme je l'ai précédemment établi pour toutes les hautes questions vitales. Entre ces deux sciences normalement inséparables, la plus simple se borne toujours à préparer la plus compliquée, d'où elle doit ensuite attendre la seule résolution décisive que comportent les principaux problèmes de la vitalité. Quand la théorie positive du langage humain sera suffisamment construite, elle imprimera bientôt une féconde impulsion à l'ensemble des études, précieuses quoique empiriques, de la philologie actuelle. Or, la pleine maturité des notions obtenues ainsi ne se trouvera vraiment constatée que d'après leur aptitude nécessaire à faire surgir de nouvelles lumières sur les moindres langues animales. C'est seulement alors que la philologie prendra finalement sa véritable constitution encyclopédique, par son indissoluble incorporation à la science universelle. Mais un tel point de vue ne doit habituellement prévaloir que dans le dernier volume de ce traité. Ici je me borne à fonder la théorie sociologique du langage sur sa théorie biologique, d'où il me reste encore à faire spécialement dériver la construction graduelle des signes volontaires d'après leurs racines involontaires.

Tous les signes artificiels dérivent primitivement, même dans notre espèce, d'une simple imitation volontaire des divers signes naturels qui résultent involontairement de l'existence correspondante. Cette origine spontanée peut seule expliquer à la fois leur formation et leur interprétation. Les mouvements qui les constituent doivent ordinairement, pour annoncer au-dehors les impressions intérieures, s'adresser de préférence aux sens susceptibles d'être affectés de loin. On serait ainsi conduit à distinguer trois sortes de langage, concernant respectivement l'odorat, la vue, et l'ouïe. Mais le premier sens est trop imparfait chez l'homme pour y susciter aucun véritable système de signes. Les espèces mieux organisées à cet égard ne pourraient même instituer un tel langage, faute d'en obtenir assez commodément les odeurs élémentaires, qui devraient presque toujours être puisées au-dehors. C'est donc seulement quand la communication se trouve interdite par toute autre voie que l'on peut, en cas d'urgence, recourir à l'olfaction. Alors, notre espèce, suppléant, par sa supériorité intellectuelle, à l'imperfection de son odorat, institue, en effet, d'ingénieux artifices pour transmettre ainsi jusqu'aux simples nuances du sentiment, lorsque ce commerce s'établit entre deux êtres assez sympathiques. Le langage des fleurs, encore usité chez les Orientaux, ne s'adresse pas seulement à la vue, comme on le croit d'ordinaire, mais aussi et surtout à l'odorat. Néanmoins, je ne devais ici mentionner un tel système de signes que pour mieux caractériser, par un contraste spontané, la condition fondamentale de tout véritable langage, la reproduction assez facultative de ses éléments naturels d'après des mouvements liés primitivement aux passions communiquées.

Suivant ce principe évident, l'organe cérébral du langage ne peut jamais employer que deux systèmes de signes extérieurs, dont l'un s'adresse à la vue, et l'autre à l'ouïe. Chacun d'eux a des avantages qui lui sont propres, et en vertu desquels tous deux sont usités concurremment chez les animaux supérieurs. Leur application caractéristique aux plus puissantes émotions suscite partout une certaine ébauche spontanée de l'essor esthétique, en faisant surgir les deux arts fondamentaux, la mimique et la musique, dont la source distincte n'empêche pas la combinaison naturelle. De ces deux souches spontanées résultent ensuite tous nos signes artificiels, à mesure que la communication affective s'affaiblit par l'extension des rapports sociaux, pour laisser

prévaloir de plus en plus la transmission intellectuelle, comme l'indique déjà mon discours préliminaire. Cette altération croissante conduit enfin, chez les populations très civilisées, à renverser totalement l'ordre naturel, en persuadant, au contraire, que l'art dérive du langage. Mais tout le règne animal témoigne aussitôt contre cette aberration théorique, en montrant les gestes et les cris employés bien davantage à communiquer les affections qu'à transmettre les notions, ou même à concerter les projets. Un pareil contraste se manifeste parmi nous quand l'existence sociale s'y borne aux relations domestiques ou à de faibles rapports politiques. D'après le développement de notre activité et l'extension correspondante de notre société, la partie intellectuelle, à la fois théorique et pratique du langage humain, dissimule graduellement la source affective, et par conséquent esthétique, d'où il résulte toujours, et dont la trace ne se perd jamais. En effet, l'intime solidarité qui lie les trois parties de toute existence cérébrale ne permet point de transmettre des pensées ni de concerter des actions sans communiquer aussi les affections qui les dominent. L'impulsion affective, d'ailleurs égoïste ou altruiste, n'est pas seulement indispensable à la contemplation et à la méditation, soit pour diriger leur cours, soit afin de soutenir leur énergie. Il faut étendre aussi la même loi cérébrale à la dernière fonction intellectuelle, en considérant toujours l'expression comme inspirée et maintenue par une affection quelconque, jusque dans les cas où elle semble bornée à une simple exposition scientifique ou technique. Cette nécessité s'y fait d'autant mieux sentir qu'une telle fonction mentale exige, plus que les précédentes, des efforts musculaires, où l'innervation a besoin d'être spécialement entretenue d'après les réactions affectives.

Au début de toute évolution humaine, individuelle ou collective, la mimique prévaut longtemps sur la musique, comme chez la plupart des animaux. Outre les avantages propres aux signes visuels, cette prédilection spontanée résulte de ce que les mouvements qui les produisent sont à la fois plus faciles à renouveler et mieux liés aux affections correspondantes. Toutefois, la fugacité naturelle de l'expression mimique conduit bientôt à modifier profondément l'art fondamental, afin d'en fixer les résultats essentiels, quoiqu'en diminuant leur énergie esthétique. C'est ainsi que la mimique primitive tombe graduellement en désuétude, quand elle a suffisamment engendré les deux principaux arts de la forme, d'abord la sculpture, et ensuite la peinture. La partie visuelle du langage humain finit par dériver essentiellement de ceux-ci, et surtout du dernier, sans toutefois que l'origine indirecte puisse jamais cesser d'y devenir appréciable aux philosophes positifs. Si toute écriture provient d'abord d'un vrai dessin, tout dessin est aussi destiné primitivement à perpétuer une attitude expressive.

En considérant maintenant la seconde source fondamentale du langage, on explique aisément la préférence que l'expression musicale acquiert bientôt, et développe de plus en plus, sur l'expression mimique, d'abord prépondérante. Quoique les sons se reproduisent moins aisément que les formes, et sans qu'ils soient autant liés à nos principales affections, leur plus grande indépendance des temps et des lieux les rend mieux aptes aux communications peu distantes, entre tous ceux qui sont assez exercés à leur formation volontaire. Aussi les animaux eux-mêmes en font-ils beaucoup d'usage, jusque dans les classes dépourvues d'appareil vocal proprement dit, comme on le voit chez tant d'insectes. Mais ce précieux tuyau, qui semble d'abord ne pouvoir assister que la vie végétative, fournit aux animaux supérieurs le meilleur moyen d'agrandir l'existence cérébrale par des communications mutuelles qui peuvent en retracer les moindres nuances. Quoique les oiseaux nous montrent journellement d'admirables exemples de la supériorité que comporte partout un tel mode de transmission, sa moindre spontanéité rend l'essor collectif encore plus nécessaire à son perfectionne-

ment qu'à celui de l'expression mimique. On commettrait une erreur presque autant contraire au véritable esprit philosophique si l'on supposait immuable le chant des divers animaux, qu'en regardant les hommes comme ayant toujours parlé de même qu'aujourd'hui. D'après le volume précédent, toute espèce animale constitue réellement un Grand-Être plus ou moins avorté, par un arrêt de développement dû surtout à la prépondérance humaine. En appliquant ici cette conception fondamentale, chaque musique animale devient, comme la nôtre, une production collective, qui caractérise l'espèce correspondante, où elle se perfectionne graduellement, d'après une lente élaboration, tant successive que simultanée. Les limites de ce progrès résultent surtout de l'ensemble des obstacles, surtout humains, qui bornent tous les autres développements de l'animalité. Ainsi, le point de vue social doit tellement prévaloir dans la théorie positive du langage, principalement oral, qu'on ne saurait même la comprendre autrement envers les animaux.

Pour mieux apprécier cette prépondérance finale de l'expression vocale sur l'expression mimique, il importe d'y remarquer aussi deux propriétés essentielles, trop méconnues ordinairement, l'une statique, l'autre dynamique. La première consiste dans l'intime dépendance de l'appareil correspondant envers le cerveau, d'où proviennent directement ses principaux nerfs. Aucune autre partie du système musculaire n'est autant liée au centre nerveux. Elle était donc la plus propre à fournir des signes capables de bien exprimer nos émotions et nos pensées, même les Plus délicates. Nulle espèce supérieure ne dut éprouver beaucoup d'embarras à découvrir une telle aptitude, spontanément indiquée déjà par les cris qu'arrachent la douleur et la joie. En second lieu, je dois ici rappeler, d'après mon premier volume, le privilège évident, quoique inaperçu jusqu'ici, que présente l'expression orale, comparée surtout à l'expression mimique, de comporter naturellement un véritable monologue, où chacun s'adresse à lui-même. Cette propriété complète l'ensemble des caractères qui motivent la prépondérance presque universelle d'un tel système de signes chez tous les animaux supérieurs, et d'après laquelle les autres modes de communication ne sont qualifiés de *langage* que par une extension métaphorique. On conçoit, en effet, combien un tel avantage permet de se familiariser profondément avec un procédé d'expression qui comporte seul un exercice solitaire. Par là se trouve bientôt compensée la moindre spontanéité qu'offrait d'abord le mode musical, comparativement au mode mimique.

C'est ainsi que, parmi toutes les populations humaines, le langage visuel, qui d'abord prévalait, finit par devenir un simple auxiliaire du langage auditif, comme chez la plupart des animaux supérieurs. Tel devait être l'état normal du système d'expression le mieux adapté à une existence où, l'affection dominant toujours l'intelligence, les signes qui conviennent le plus à celle-ci doivent se subordonner à ceux que l'autre préfère. Mais, outre cette assistance continue, le langage visuel a primitivement exercé sur le langage auditif une réaction plus profonde et moins sentie, qui concourt puissamment à la constitution définitive du langage humain, dont elle fournit le meilleur caractère distinctif.

A mesure que notre évolution sociale développa notre esprit, théorique ou pratique, et diminua la prépondérance initiale de l'affection, le sens qui fournit le plus à l'intelligence dut graduellement modifier le langage relatif au sens le mieux accessible au sentiment. Cette influence nécessaire à dû rendre la langue primitive plus analytique et moins esthétique, afin de pouvoir embrasser les notions qui concernent l'ordre extérieur et notre constante réaction sur lui. Une telle modification à même

agrandi beaucoup le premier domaine de l'art, quoiqu'en diminuant son énergie. En effet, le vrai langage musical ne saurait comporter directement ce vaste champ d'expression qui comprend les *images* proprement dites, toujours liées d'abord à des impressions purement visuelles. Il faut donc que cette langue trop synthétique se décompose assez pour admettre des nuances susceptibles de s'associer convenablement à de telles sensations, en suppléant à l'observation par l'imagination. Rien n'empêche, au fond, que des sons puissent rappeler commodément des formes, pourvu que leur liaison, même artificielle, devienne suffisamment habituelle. L'expérience journalière nous montre, chez les enfants, et même parmi les animaux, combien il est facile d'instituer une telle association. Alors le langage initial s'enrichit beaucoup pour l'intelligence, sans perdre son aptitude esthétique, malgré l'inévitable affaiblissement de son énergie musicale. L'imagination proprement dite y puise même une nouvelle activité, d'après un exercice presque continu, parfaitement conforme à sa nature ; car les impressions visuelles ne fournissent à cette fonction composée que de simples éléments, sans assister jamais son accomplissement cérébral. On sait, au contraire, que pour mieux imaginer, soit esthétiquement, soit même scientifiquement, il convient de fermer les yeux. Ainsi, la musique, quand elle est assez modifiée, doit naturellement devenir plus favorable que la mimique à l'essor réel de notre imagination.

La première modification profonde qu'éprouvent à la fois l'art et le langage, d'après cette réaction croissante des signes visuels sur les signes auditifs, consiste à décomposer la musique primitive en deux branches distinctes, qui bientôt se séparent nettement, quoique leur affinité persiste. Tandis que la plus affective garde la dénomination initiale, la plus intellectuelle constitue la poésie proprement dite. Mais la seule étymologie du mot *musique* suffirait, outre l'ensemble des témoignages que fournit toute l'antiquité, pour indiquer toujours quel fut le vrai caractère de l'art primordial, où la poésie resta longtemps absorbée dans la musique. Quand elle s'en dégagait, ce fut surtout afin de mieux seconder l'influence sacerdotale, qui devint le principal moteur de leur irrévocable séparation, dès lors consacrée par une religion où la musique proprement dite se subordonna bientôt à la poésie théocratique. Cette nouvelle coordination obtint de plus en plus l'assentiment universel, à mesure que l'essor intellectuel, tant théorique que pratique, fit sentir le besoin d'un langage moins synthétique, où les notions et les entreprises pussent être mieux formulées. Malgré la diminution nécessaire que subit ainsi l'énergie esthétique, l'art acquit en généralité fort au delà de ce qu'il perdit en intensité. En vertu de cette plénitude supérieure, la poésie est bientôt devenue partout le premier de tous les beaux-arts, parmi lesquels la musique, quoique plus expressive, occupe seulement le second rang, à la tête des arts spéciaux, tous subordonnés à l'art général. Telle est la source historique de la constitution finale propre à notre série esthétique, et dogmatiquement établie dans mon discours préliminaire. Cette séparation entre la poésie et la musique, et l'inversion qu'éprouve ainsi leur coordination primitive, doivent être regardées comme les principaux caractères qui distinguent profondément le vrai langage humain de toutes les autres langues animales. Le renversement analogue qui s'accomplit d'abord entre la musique primitive et la mimique initiale n'est point, en effet, particulier à notre espèce : la plupart des animaux supérieurs y parviennent de la même manière que nous. Mais aucune de leurs races ne peut atteindre jusqu'à cette décomposition plus délicate qui sépare le simple langage poétique du pur langage musical, seul convenable aux natures dont l'intelligence se développe trop peu.